

LA GEOGRAPHIE GRECO-ROMAINE A-T-ELLE CONNU MADAGASCAR ?

Le point de la question (1)

par
Yves JANVIER

La question qui sert de titre au présent article voit se rejoindre les préoccupations de deux séries de chercheurs : d'une part, ceux qui tentent d'élucider les origines encore mal connues de l'histoire de Madagascar ; d'autre part, ceux qui s'efforcent de délimiter avec le plus de précision possible les connaissances de la géographie antique, laquelle n'a jamais pu donner de la Terre qu'une image très incomplète et pas toujours exacte.

Les réponses apportées jusqu'à présent à cette question (principalement : Grandidier, p. 1-11, qui rappelle toutes les prises de position antérieures ; Berthelot, 1927, p. 218, 229, 289-290, 393-394 ; Stechow ; Hennig, 1944 p. 392-393 et 1950, p. 375-376 ; Deschamps, p. 30-34), non seulement ne l'épuisent pas, mais sont d'une diversité inquiétante : deux raisons pour ré-examiner ici l'ensemble du problème, comme ma situation d'«antiquisant» en poste à Madagascar m'en fait d'ailleurs le devoir. Mais il est nécessaire de poser certains préalables qui ne figurent pas explicitement chez mes devanciers.

I - PREALABLES

1) Il faut préciser en premier lieu – parce que les historiens de la géographie l'ont trop souvent admis sans discussion et sans le dire – que par l'expression « géographie antique » employée plus haut on ne peut désigner

(1) Les références complètes des travaux et recueils mentionnés dans le texte ou les notes se trouvent en fin d'article (bibliographie par ordre alphabétique des noms d'auteurs).

en fait que la géographie des Grecs et des Romains, seuls à nous avoir laissé, dans l'Antiquité, des tentatives systématiques de description du monde (2).

Leur curiosité a d'ailleurs bénéficié, non seulement des rapports faits par leurs propres découvreurs (marchands, militaires, et parfois vrais explorateurs), mais également de l'acquis des peuples proche-orientaux dont ils étaient devenus les héritiers, les maîtres ou les voisins : Egyptiens, Phéniciens, Arabes. Pour ce qui est de l'ampleur des connaissances dans l'Antiquité, on ne pourrait donc opposer à la géographie gréco-romaine que celle des Chinois, mais ceux-ci ne nous ont malheureusement pas laissé pour cette époque de traités ni de cartes.

D'où la façon traditionnelle dont les chercheurs ont formulé la question relative à la connaissance de Madagascar avant les débuts de l'Islam (qui marquent, pour le Proche-Orient et l'Océan Indien, le terme de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler l'Antiquité). Quand Grandidier, p. 1, parle des « temps anciens », quand Stechow intitule son article : « L'Antiquité connaissait-elle l'île de Madagascar ? », quand Deschamps, p. 30, écrit de même : « Les Anciens ont-ils connu Madagascar ? », ils excluent d'office de leur propos les Ethiopiens, Arabes, Persans, Indiens, Malais, Chinois, ou autres. Mais le reproche qu'on pourrait leur en faire n'a dans le cas présent qu'une portée théorique, vu la répartition de nos sources (écrites et numismatiques) en matière d'histoire ancienne de l'Océan Indien : cette répartition se trouve être démesurément en faveur de l'Antiquité classique (3), et on ne peut pas interroger des textes ou des monnaies qui n'existent pas ou n'ont pas encore été découverts.

2) Pour s'en tenir, par conséquent, à la géographie élaborée par l'Antiquité méditerranéenne, et en se plaçant à l'époque de son apogée (IIe s. de notre ère), on doit y distinguer trois catégories de régions du globe :

-
- (2) D'où la conception particulière qu'on rencontre dans beaucoup d'ouvrages généraux sur l'histoire de la géographie ou des découvertes géographiques, dont le titre est trop peu explicite, tels Gosselin 1798-1813 (dont l'ancienneté fait l'excuse), Forbiger, Vivien de Saint-Martin, Kiepert, Cary et Warmington, etc. Il existe cependant des Histoires de la géographie antique expressément limitées à la science gréco-romaine, spécialement Bunbury (et bien entendu les copieux articles de Rainaud et de Gisinger dans les grands dictionnaires encyclopédiques de l'Antiquité classique). L'ouvrage dense et honnête de Thomson a essayé de faire une juste place aux géographies orientales, en particulier la chinoise. Les recueils de Hennig représentent un effort maximum pour intégrer tous les peuples à une histoire des découvertes géographiques anciennes ; mais, par force, les sources grecques et latines y restent en majorité écrasante. Pour une bibliographie plus complète (mais non exhaustive) sur l'histoire de la géographie et celle des explorations dans l'Antiquité classique, cf. Polaschek, 1965, III (spécialement 3 et 7).
- (3) Bon rappel des sources écrites dans Auber chap. 2 (le moins critiquable du livre). La confrontation des tableaux inclus dans ce chapitre est significative : p. 33, sources gréco-romaines (elles vont du 5e s. av. n. ère au 6e s. de n. ère) ; p. 39, sources « asiatiques » (essentiellement chinoises ; elles commencent au 1er s. de n. ère) ; p. 43, sources arabes et persanes (elles ne commencent qu'au 9e s.).

a) celles qui étaient indubitablement connues et dont l'identification actuelle ne soulève pas de difficultés ;

b) celles qui, tout aussi indubitablement, étaient ignorées (Australie, Océanie, Amérique, Sibérie du Nord, etc.) ;

c) enfin, en position intermédiaire, toute une ceinture de terres et de mers pour lesquelles l'interprétation des sources est controversée, de sorte que les spécialistes les annexent à l'une ou l'autre des deux catégories précédentes selon leur propre degré d'optimisme envers les possibilités matérielles et scientifiques des Anciens (4). Madagascar fait partie de cette ceinture.

Or, « inconnu des géographes » ne veut pas forcément dire « jamais atteint ». Il faut faire la part des navigations exceptionnelles, déviées par les courants et les tempêtes, ou exploits sans lendemain. Certains voyages plus ou moins tragiques resteront d'ailleurs à jamais ignorés pour n'avoir laissé aucune trace archéologique ou littéraire. D'autres ont pu tomber dans l'oubli dès l'Antiquité, ou bien les récits de rescapés n'ont pas été pris au sérieux. Ainsi, l'aventure d'Euphemos de Carie, qui aurait atteint les Antilles malgré lui, ne semble avoir trouvé d'écho que chez Pausanias (I, 23, 5) (5). De même, plusieurs inscriptions découvertes au Brésil ont été attribuées par certains à des naufragés phéniciens ; comme ceux-ci, à supposer la réalité de leur équipée, n'ont pas pu en revenir, il n'en est rien resté dans les traités de géographie des Anciens (6). On sait aussi quels problèmes a posés la reconstitution de l'itinéraire de Pythéas et la crédibilité plus ou moins grande que les Anciens eux-mêmes lui ont accordée (7).

Il faut donc toujours distinguer monde atteint et monde connu. On verra plus loin que cette distinction peut être utile à propos de Madagascar : elle joue notamment dans l'interprétation d'un récit de Diodore de Sicile, l'histoire d'Iamboulos.

4) Un autre préalable doit encore être posé ici, et il est, lui, particulier à Madagascar.

Une saine méthode commande en effet d'examiner si on peut éclairer l'une par l'autre les deux questions relatives aux origines malgaches : celle de la

(4) Sur ces deux optiques opposées des spécialistes de géographie antique, cf. dans le présent numéro mon article « Histoire ancienne et Océan Indien » (= Janvier 1975 b).

(5) Cf. Parias I, p. 226. Hennig 1944, p. 249 n'a retenu que le début du passage et ne le discute pas.

(6) Hennig 1944, p. 153-154 ; Herrmann, p. 230-234 ; relance du problème dans divers articles mentionnés par Desanges et Lancel 1968, p. 12-13 et 1969, p. 13.

(7) Il est hors de propos de rappeler ici l'abondante bibliographie relative à Pythéas. Les travaux de Roger Dion 1962-1966 me paraissent avoir magistralement résolu le problème.

connaissance de l'île par les anciens Grecs et Romains, et celle de son peuplement, puisque de celui-ci on discute encore les origines exactes, les itinéraires et la chronologie (c'est l'aspect chronologique qui importe le plus à mon propos).

En théorie, il y a alors deux façons possibles de raisonner : une positive et une négative. La plus tentante est évidemment la positive, qui tient dans les deux points suivants :

a) s'il y a bien une allusion à Madagascar, voire une description de l'île, dans les passages des écrits antiques où l'on a cru en trouver une, cela peut renforcer l'idée que l'île était déjà peuplée à leur époque, surtout s'ils la décrivent comme telle ; d'ailleurs on sait que la géographie grecque et romaine ne s'intéressait par principe qu'au monde habité, et avouait son incapacité à parler de toute autre contrée (8).

b) réciproquement, si nous avons une raison (archéologique, linguistique ou autre) d'admettre la présence d'habitants à Madagascar dès une certaine époque de l'Antiquité, cela peut encourager à interpréter comme des allusions à Madagascar les phrases d'auteurs grecs et latins postérieurs qu'on a parfois prises comme telles.

Ce double raisonnement n'aboutirait toutefois, pour le moment, qu'à renforcer des probabilités, sans plus ; car en toute rigueur aucune des deux questions qu'il s'agit d'apparier n'a reçu de réponse certaine à ce jour sur aucun point ; on ne peut pas espérer obtenir une certitude en additionnant deux incertitudes.

En l'état actuel des données et des hypothèses, on ne peut donc pas écarter l'emploi d'un raisonnement négatif, inverse du précédent : autrement dit, chacune des deux grandes questions relatives à Madagascar dans l'Antiquité (sa connaissance et son peuplement) peut vraisemblablement contribuer surtout à tempérer ou détruire les réponses trop optimistes que l'on voudrait apporter à l'autre, plutôt qu'à les confirmer. Mais sur ce point encore, ne soyons pas trop absolus : l'ignorance des géographes anciens de l'ère gréco-romaine n'emporte évidemment pas l'inexistence des populations et des civilisations réelles dont ils n'ont pas parlé ! A telle enseigne que non seulement l'Amérique ne figure pas dans leurs ouvrages, mais la brillante Chine des Han elle-même, avec laquelle commerçaient les marchands orientaux de l'empire romain (le plus souvent par intermédiaire, il est vrai) n'a jamais été parfaitement connue des savants de ce même empire romain : ils n'ont exposé sur elle que des notions indigentes et contradictoires, et n'ont jamais su qu'elle était de leur temps un Etat uni, vaste et puissant (9).

(8) C'est la notion de l'œkoumène, chère entre autres à Eratosthène, Strabon et Pline l'Ancien. Cf. déjà Hérodote IV, 40 : « Jusqu'à l'Inde la terre est habitée ; à partir de l'Inde en allant vers l'aurore, elle est déserte, et personne ne peut dire ce qu'il en est » (trad. Legrand, coll. Budé).

(9) Cf. Janvier 1975 a, IV.

Quoi qu'il en soit, ici encore c'est l'histoire du navigateur Iamboulos qui nous fournira un exemple précis du point de méthode que je viens d'indiquer, et de ce qu'on peut en attendre.

Or, la chronologie maintenant proposée par la quasi-totalité des spécialistes - avec encore beaucoup de prudence en général - ne fait pas remonter le peuplement de Madagascar avant le début de notre ère. On situe même le plus souvent les premières immigrations définitives à partir du Ve siècle, et le plus récent travail ayant abordé le problème (Ottino 1974) incline à ne les faire commencer qu'au IXe ou Xe siècle, bien qu'il admette encore une faible probabilité en faveur du début de notre ère (10).

Naturellement, il y a lieu de ne pas confondre ces immigrations proprement dites avec des débarquements temporaires, par exemple de pêcheurs et chasseurs de tortues, qui peuvent avoir précédé les installations à demeure (Deschamps, p. 26-27), et grâce auxquels, surtout s'ils étaient le fait d'Arabes, l'île aurait pu être connue dans le monde du Proche-Orient avant d'être réellement habitée.

4) Comme dans tout problème de navigation antique, il s'impose de tenir compte ici des possibilités offertes par la géographie physique : vents et courants surtout, mais aussi climat et nature des côtes. Mes devanciers n'ont d'ailleurs pas manqué de le faire (particulièrement, les plus récents : Deschamps, p. 14-17 et Vérin, 1972, p. 9-20). Il ne servirait évidemment à rien de chercher une trace de Madagascar dans les écrits de l'Antiquité s'il était prouvé que l'île était alors inaccessible avec les moyens de l'époque (11). Mais il n'en est rien. Etudiant spécialement, et en géographe, les possibilités de traversée dans l'Océan Indien vers Madagascar et retour, G. Donque a conclu qu'en dépit de difficultés plus grandes aux abords de l'île (principalement dans la région des Comores et le milieu du canal de Mozambique) il n'a jamais été impossible à des bateaux anciens d'atteindre Madagascar, même depuis l'Afrique (les boutres font de nos jours presque quotidiennement la traversée) et qu'il faut se garder ici de tout déterminisme géographique. La seule condition dès l'Antiquité était le choix judicieux des saisons. Ces conclusions me dispensent de réexposer ici en détail les aspects techniques du problème. Mais elles permettent de se demander si, somme toute, il n'est pas bien invraisemblable que l'île de Madagascar, nullement inaccessible et point trop éloignée du continent et du relais des Comores, soit restée si longtemps inhabitée qu'on tend à le prétendre maintenant, quand on sait tout ce que les navigateurs étaient capables d'accomplir sur d'autres mers bien avant le début de notre ère.

5) Reste à inventorier le matériel de la présente enquête. Il se limitera aux écrits grecs et latins. Pour les sources qui peuvent les avoir précédés, ou

(10) Rappel plus détaillé de toutes les positions récentes : Janvier 1975 b.

(11) A vrai dire, ce genre d'impossibilités ne convainc jamais tout le monde : cf. l'énorme et séculaire querelle autour du *Périple d'Hannon* (Mauny 1970, p. 95-101), qui ne semble pas terminée.

avoir revêtu une autre forme (par exemple des traces d'inscriptions, ou la fameuse monnaie de Constantin trouvée sur la plage de Majunga dans des circonstances invérifiables, et qui peut y être arrivée de bien des façons ; au reste une pièce de monnaie isolée ne prouve jamais rien), je prie le lecteur de se reporter au sous-chapitre de thèse dans lequel Verin, 1972, p. 35-38 a fait justice de « quelques prétendues antiquités de Madagascar ».

Dans les écrits classiques eux-mêmes, il est possible de distinguer, en fonction du problème posé, deux groupes de sources, qui se trouvent d'ailleurs correspondre à deux périodes successives :

a) jusqu'à Pline l'Ancien inclus, la géographie gréco-romaine ne connaît généralement rien de l'Afrique orientale et de l'Océan Indien au sud du cap Guardafui et de Ceylan (cf. la partie « Horizon géographique des Anciens, 4^o : au sud » dans l'article de Rainaud, 1896) ; mais certains auteurs s'aventurent à placer, loin dans cet océan, des îles désignées par divers noms et dans lesquelles on a parfois tenté de reconnaître Madagascar ;

b) à partir de la fin du I^{er} siècle de notre ère, à une époque où une moitié environ du rivage africain de l'Océan Indien est connue, apparaît dans les sources, et avec des données de localisation relativement précises, une île Ménouthias qui a tout spécialement retenu l'attention des chercheurs comme pouvant être Madagascar, pour laquelle en cette deuxième période aucune autre identification n'a été proposée.

C'est ce classement qui est adopté dans la suite de cet article.

II – SOURCES GRECQUES ET LATINES ANTERIEURES AU II^e SIECLE DE NOTRE ERE

1) Ce n'est qu'à l'époque hellénistique – à la faveur des périples ordonnés par Alexandre, des expéditions des Lagides d'Egypte en Mer Rouge, de leurs contacts avec les Arabes du Sud, et de la fondation du Musée d'Alexandrie où l'on centralisait les renseignements recueillis – que les géographes et compilateurs grecs commencèrent à avoir quelque idée précise de la mer Erythrée (ou poche nord-ouest de l'Océan Indien) et à y placer des îles ; plus loin, dans sa partie à peine soupçonnée, le même océan allait recevoir le nom de mer Prasode (12). Il est sans doute vain d'espérer trouver une allusion quelconque à Madagascar dans des écrits antérieurs à cette époque.

Le traité « du Monde » (*Peri kosmou*), parfois attribué à Aristote comme l'admettait encore Grandidier, p. 1, n. 1 (bien qu'auparavant Bunbury I,

(12) La délimitation toute théorique entre mer Erythrée et mer Prasode, que Toussaint, chap. 1, situe approximativement à l'Equateur, variait en fait avec la limite des connaissances et du secteur navigué.

chap. 11, eût déjà, après d'autres, récusé cette attribution, tandis que Vivien de Saint-Martin, p. 112, conservait des doutes), est en réalité un peu plus tardif. C'est le premier ouvrage conservé où l'on rencontre une île, en l'occurrence Phébol, dont on a pu se demander si elle n'était pas Madagascar. Grandidier, *loc. cit.*, a énuméré les divers tenants de cette hypothèse ; parmi eux, on relève le nom, au XIX^e siècle, du géographe Malte-Brun.

N'ayant malheureusement pas disposé du texte du Pseudo-Aristote, je n'en parlerai qu'au travers de la discussion qu'en fait Grandidier, qui préfère voir dans Phébol une des Comores. S'il est vrai que la source la place « du côté du golfe Arabique » (notre mer Rouge) et la décrit comme au moins aussi grande que Taprobane (Ceylan), ce dernier détail donnerait plutôt raison à Malte-Brun. Mais il est possible simplement que l'auteur du traité, avec l'esprit de symétrie qu'introduisaient volontiers les savants grecs et leurs continuateurs romains dans leurs connaissances géographiques en vue de les compléter, ait voulu que sa Phébol, placée du côté du golfe Arabique comme Taprobane devait être dans son esprit du côté du golfe Persique (13), pût équilibrer par sa taille la grande île indienne. Un peu comme certains auteurs imaginaient, sans la connaître, une terre australe destinée à équilibrer l'œkoumène de l'hémisphère nord (cf. la « terre des antichthones », réf. dans Rainaud, p. 1533-1534). Cet esprit de symétrie a même pesé sur le travail de construction de la carte du monde entrepris par Claude Ptolémée que nous retrouvons plus loin.

Peut-être faut-il donc déclarer, avec Deschamps, p. 30-31, qu'il « ne semble pas qu'il y ait lieu de s'arrêter » à cette Phébol « que les anciens philosophes imaginaient aux limites orientales du monde ». Par contre, il y a lieu de se pencher bien davantage sur le cas de l'île anonyme du navigateur Iamboulos, décrite par Diodore de Sicile II, 55-60 (14).

2) Diodore a rédigé son récit dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère, mais il a omis de dater les faits qu'il rapporte. La mention qu'il fait du roi indien de Palibothra (= Patalipoutra, aujourd'hui Patna) a toutefois conduit Kroll, col. 683 l. 40-44 à penser qu'ils ne remontent pas au-delà du III^e siècle, époque où les Grecs découvrent l'Inde grâce à Mégasthène et Onésicrite.

A en croire Diodore, Iamboulos, commerçant capturé en mer Erythrée par des brigands arabes, aurait été emmené dans la « partie maritime de l'Ethiopie » (II, 55). Là, il aurait été condamné, pour prix de sa vie et à titre rituel (afin d'assurer la paix et le bonheur de l'Ethiopie en vertu d'une coutume pluri-séculaire), à gagner avec un seul compagnon d'infortune et six mois de vivres une île heureuse située loin vers le Sud. L'ayant atteinte après quatre mois de navigation, il y serait resté sept ans, bien accueilli d'abord par les

(13) C'est-à-dire compte tenu des côtes qu'on longeait pour y arriver. C'est une notion classique dans la géographie gréco-romaine - et logique de son point de vue - que la symétrie du golfe Persique et du « golfe Arabique » dépendant tous deux de la mer Erythrée et constituant les deux grands débouchés du monde de la Méditerranée sur celui de l'Océan Indien (cf. Janvier 1975 b).

(14) Diodore, *Bibliothèque historique*. Texte : 5 vol., Leipzig (Teubner), 1888-1906. Trad. franç. par F. Hoefler, 4 vol., Paris, 3^e éd. 1912.

indigènes, puis finalement expulsé pour n'avoir pas su renoncer à ses mauvaises habitudes d'autrefois : cas apparent d'inadaptation. Son retour aurait duré quatre mois également, et l'aurait amené en Inde ; peut-être au fond du golfe du Bengale, puisque Iamboulos aurait été conduit de son lieu de débarquement chez le roi de Palibothra, qui aurait enfin facilité son rapatriement

Ni Grandidier, ni Berthelot 1927, ni Deschamps, ni Vérin 1972 n'ont daigné citer l'île d'Iamboulos, dans laquelle ils n'ont voulu voir sans doute, comme beaucoup d'autres (en particulier Kroll) qu'une affabulation. Pourtant, elle a retenu l'attention de Stechow, qui n'a pas hésité à l'identifier à Madagascar. Il semble possible d'en rediscuter autrement qu'il ne l'a fait (15).

Rappelons d'abord que l'Ethiopie de Diodore couvre à la fois le pays qui porte encore ce nom, plus le Soudan et la Somalie. Cette dernière constitue donc la « partie maritime » dont parle le texte (16).

Etant admis que Iamboulos est parti de là, on trouve certes dans la narration quelques données qui peuvent encourager à identifier son île à Madagascar, et d'autres qui, simplement, ne s'y opposent pas :

distance et direction (sud, bien affirmée dans le texte) par rapport à l'Ethiopie et à l'Inde ; la durée égale des deux voyages aller et retour paraît correspondre aux conditions favorables créées par le renversement de la mousson ;

– jours constamment égaux aux nuits, et absence d'ombres portées à midi à cause du soleil zénithal (II, 56), renseignements qui sont approximativement justes dans toute la zone intertropicale ;

– firmament où les constellations du Pôle céleste Nord sont invisibles (II, 58), ce qui nous mène plus précisément dans l'Hémisphère Sud et à plusieurs degrés de l'Equateur, là où le fait est vrai au moins pour la Petite Ourse ;

– habitants doux, grands (plus de quatre coudées, soit plus de 1,80 m) et vigoureux, dont Diodore dit (II, 56) que « leurs narines sont beaucoup plus ouvertes que les nôtres » et qu'ils n'ont de poils que sur la tête ; ces détails peuvent désigner des Noirs d'origine africaine (17) ;

(15) Je n'ai pas disposé directement de l'article de Stechow, mais il est rapporté (favorablement) dans Hennig 1944, p. 392-393 et 1950, p. 375-376 ; Herrmann, p. 467 et Kobishchanow. Contra, Polaschek col. 811.

(16) Il ne peut pas s'agir de l'Inde, bien que les Dravidiens aient été souvent tenus par les Anciens pour des Ethiopiens orientaux, car Diodore décrit l'Inde bien à part (II, 35-42) et ses habitants sous le seul nom d'Indiens.

(17) Diodore n'ayant pas précisé la couleur de peau, Stechow aurait jugé (d'après Herrmann, p. 467) que l'origine malaise de cette population était incontestable. Mais cette affirmation (qui paraît avancée pour les besoins de la démonstration) se heurte à la grande taille des indigènes ; cf. les « hommes de très grande taille » de la région de Rhapta dans le *Périples de la mer Erythrée*, chap. 16 ; n'oublions pas non plus qu'il s'agit d'une population qu'un vieux rite relie aux Ethiopiens. Hennig, 1950, p. 375, favorable à Stechow, admet que l'accès à Madagascar était difficile depuis l'Afrique, mais que la mousson a pu y pousser de bonne heure des bateaux indiens.

-- société tribale, en groupes petits (400 personnes au maximum), avec communauté des femmes et des enfants (II, 57-58), menant une existence frugale et pratiquant un culte solaire, toutes choses qui peuvent être rapportées à beaucoup de sociétés primitives ;

-- enfin, présence d'une plante alimentaire qui, selon Kroll col. 682 l. 48-50, pourrait bien être le riz.

Tous ces renseignements acceptables sont noyés dans un fatras d'indications beaucoup moins encourageantes.

Les unes paraissent simplement inadéquates : l'île est ronde, de 5 000 stades de tour, soit un pourtour de 800 à 900 km (selon que Diodore a utilisé le stade alexandrin de 157,50 m ou le stade attique de 185 m), très inférieur à celui de Madagascar, très supérieur en revanche à celui des autres îles perdues dans l'Océan Indien (Ceylan ne peut pas être retenue dans nos hypothèses, en raison de sa position orientale et de sa proximité de l'Inde). Il y aurait sept îles semblables et équidistantes : sous réserve du chiffre, qui sera discuté plus loin, on pourrait certes penser aux Comores, aux Seychelles, aux Tchagos, mais on vient de voir que c'est leur taille qui ne convient pas. L'indication que les habitants connaissent un automne perpétuel et « ne souffrent ni de trop de chaleur ni de trop de froid » (II, 56) est peut-être difficile à accepter entièrement, les températures intertropicales présentant certes une faible amplitude annuelle, mais dans la gamme torride. La présence de la vigne et de l'olivier, vision paradisiaque pour un Méditerranéen, est sûrement déplacée. D'autres indications sont anachroniques, ainsi l'usage d'une écriture verticale alphabétique (dont Diodore précise même le nombre de lettres, II, 57). D'autres enfin sont, à première vue, de pure fantaisie : les os flexibles des indigènes, leur langue fendue permettant deux conversations à la fois, leurs narines d'où pend « une excroissance semblable à une languette » (II, 56) ; leur vie longue (150 ans !) et exempte de maladies, terminée par un suicide volontaire (en se couchant sous un arbre qui procure un sommeil définitif)...

Faut-il en somme ranger l'épisode d'Iamboulos parmi les fictions pures ? A l'appui de cette opinion, on pourrait avoir la tentation immédiate de prétendre que, dans la réalité, Iamboulos et son compagnon une fois embarqués par les Ethiopiens auraient plutôt cherché à s'évader tout de suite vers le nord. Mais ce n'est pas là une bonne objection. Il faut compter avec la force contraignante des engagements rituels pour les hommes de cette époque ; en outre, il est probable que nos héros ignoraient la situation exacte de leur point de départ, et tout à fait certain qu'on les avait mis à la mer à la saison convenable pour atteindre le but imposé, celle où souffle la mousson du nord-est. Le mieux était donc de s'exécuter ; et peut-être étaient-ils curieux, aussi...

Qui plus est, il n'est pas impossible, en théorie tout au moins, d'expliquer certaines des indications inadéquates ou fantaisistes par une mauvaise interprétation d'Iamboulos dérouté par l'insolite et victime d'observations superficielles. Les excroissances pendant au nez des indigènes pourraient avoir été

artificielles (anneaux, baguettes ou ornements analogues comme en ont porté plusieurs peuples noirs) ; des danses et contorsions exigeant beaucoup de souplesse pourraient expliquer les « os flexibles » ; certains petits animaux fabuleux mentionnés en II, 58, n'étaient peut-être que de gros crabes mal regardés ; Iamboulos a pu prendre pour une écriture alphabétique une pictographie rudimentaire tracée sur des troncs d'arbres (d'où sa verticalité). Quant à la notion d'archipel, Hennig, 1944 p. 393 déclare qu'elle n'empêche pas l'identification à Madagascar, Iamboulos ayant pu prendre des embouchures de fleuves pour des bras de mer (18). Mais si ce genre d'explication peut effectivement rendre compte d'erreurs commises par des navigateurs lors d'observations rapides faites en passant, il paraît difficile de l'accepter pour un séjour qu'on nous dit avoir duré sept ans.

Naturellement, on doit compter aussi avec l'exagération et la vantardise qui peuvent toujours déformer un récit de voyage : à beau mentir qui vient de loin. Elles ne condamnent pas ce qu'il pourrait y avoir de vrai dans le récit.

Il y a deux aspects généraux de la narration de Diodore qui, à mon avis, respirent davantage l'affabulation. Je ne sais si Stechow les a aperçus et discutés. Le premier est l'emploi du nombre sept auquel les Anciens du monde de la Méditerranée orientale accordaient une valeur fatidique, de sorte qu'ils s'arrangeaient pour le retrouver un peu partout (sans parler de la « semaine » hébraïque, qui après tout correspond à peu près au rythme des phases de la lune) : les sept merveilles du monde, les sept sages de la Grèce, les sept astres principaux, les sept Pléiades, etc. Ici, comme par hasard, sept est à la fois le nombre des îles décrites, des caractères de base de l'alphabet qu'on y utilise (chacun d'eux offrant quatre variantes, ce qui fournit en tout vingt-huit lettres, nombre assez normal pour un système alphabétique), et des années de séjour d'Iamboulos...

La seconde raison est que la lecture d'ensemble du texte impose l'idée d'une utopie moralisatrice, bien dans la manière du monde gréco-romain où le stoïcisme était déjà répandu au temps de Diodore, et qui a toujours été porté à la nostalgie de temps et de peuples plus vertueux et plus heureux, qu'on situait loin dans le passé (l'Age d'or) ou loin dans l'espace (19). Kroll, col. 682-683 a interprété entièrement dans ce sens le « roman » d'Iamboulos, en y retrouvant les thèmes favoris de l'époque hellénistique ; de sorte qu'il ne faudrait y chercher selon lui aucune réalité géographique.

Et pourtant, Tacite dans sa *Germanie*, ou trois siècles plus tard Salvien dans son traité *de gubernatione Dei*, n'ont-ils pas été animés du même esprit autocritique et moralisateur lorsqu'ils ont dépeint des Germains qui, eux,

(18) Une autre explication est possible, car les Anciens (Grecs et Romains) n'hésitaient pas à appeler île tout territoire entouré de cours d'eau, les deltas notamment ; on connaît l'exemple flagrant de ce qu'ils nommaient l'île de Méroé, en réalité l'interfluve nubien entre l'Atbara et le Nil bleu, qui n'est même pas entièrement cerné par l'eau.

(19) Cf. par exemple ce qui est dit des peuples d'Asie orientale dans les textes présentés par Cœdès, 1910, et Rougé, 1966.

étaient bien réels ? De sorte que même l'aspect utopique ne suffit pas à faire tenir le récit de Diodore pour une simple fiction : le « bon sauvage » de Rousseau a beau s'y profiler, une certaine façon de voir la réalité ne supprime pas celle-ci en soi.

Reste un détail dont l'extrême fantaisie apparente retient d'autant plus l'attention. Tout bien considéré, il correspond peut-être dans l'histoire d'Iamboulos à une notation vraie, favorable à l'identification à Madagascar. Dans l'île d'Iamboulos, nous dit Diodore II, 58, on pratique sur les enfants une sorte d'eugénisme en les soumettant à un vol d'épreuve sur de grands oiseaux. Seuls sont élevés ceux qui ne tombent pas.

C'est là un détail spécifique entre tous, et trop original pour être entièrement inventé. Après tout, l'ethnologie connaît bon nombre de coutumes plus bizarres ou plus cruelles ; la recherche ne peut pas toujours ignorer que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », formule rajeunie de nos jours en « la réalité dépasse la fiction ». Sur le principe même de l'élimination d'enfants, on ne peut pas ne pas rappeler ici le chapitre consacré à cette question par Flacourt selon qui la chose, sous des formes diverses, était fréquente au XVII^e siècle. Quant aux oiseaux de Diodore, je ne serais pas étonné qu'il faille reconnaître en eux — comme on l'a suggéré pour l'oiseau roc des contes arabopersans et de Marco Polo — les *Aepyornis maximus*, cousins géants de l'autruche, caractéristiques de la faune subfossile de Madagascar (et de Madagascar seulement), qui vivaient encore dans la grande île à l'époque historique, et que les Malgaches n'ont amenés à l'extinction que dans la première moitié de notre millénaire (20). Sans doute ne volaient-ils pas à proprement parler, mais s'ils en avaient été capables l'épreuve aurait été impossible, et sûrement pas imaginée. Il n'y a là qu'une impropiété de terme, et un enjolivement possible de son récit par Iamboulos, à rapprocher en tout cas de la présence dans les contes malgaches de grands oiseaux capables d'emporter des enfants dans les airs (cf. par ex. Koechlin, 1971). L'épreuve pouvait consister en réalité en une sorte de rodéo ornithologique. Dans la mesure où nous pouvons reconstituer les mœurs de l'*Aepyornis* par analogie avec celles de l'autruche qui est l'animal actuel le plus voisin, on peut rappeler que celle-ci déploie ses ailes quand elle court (Grassé, p. 848), ce qui lui permet jusqu'à des bonds de quatre mètres. Un observateur superficiel pouvait donc légitimement confondre la course des *Aepyornis* avec un vol en rase-mottes (21). Quant à la possibilité même de jucher

(20) Cf. Vérin, 1972, p. 57, et surtout Piveteau, p. 1045-1051 (qui rappelle, p. 1046, le passage de Flacourt relatif au « Vorompatra ») avec bibliographie, p. 1090 (citant notamment les travaux de Ch. Lambertton publiés par l'Académie malgache). Sur le rôle de l'homme dans l'extinction récente des *Aepyornis*, voir spécialement Battistini, 1971, contesté par Mahé et Sourdat, 1972. Le musée de Tsimbazaza à Tananarive expose des squelettes de *Ratites* subfossiles et actuels.

(21) Kroll, col. 681 l. 49-50, signalait déjà qu'Onésicrite a rapporté à propos d'une tribu indienne, celle des Vathéens, une coutume analogue à celle du texte de Diodore, et que celui-ci peut faire songer à des autruches.

un enfant sur cet oiseau, n'oublions pas que l'autruche actuelle est d'une domestication facile (« Dès le III^e siècle, en Egypte, elle était utilisée comme animal de travail », Grassé, p. 1116) et qu'on a été jusqu'à l'atteler à des chars de course tout comme un cheval trotteur (Grassé, p. 1117).

Or, cette interprétation positive du récit de Diodore a forcément des conséquences de la plus haute importance pour l'histoire du peuplement de Madagascar. Comme il a été annoncé dans la première partie de cet article, c'est ici que les deux groupes de questions qu'on se pose sur les origines de l'histoire de Madagascar peuvent et doivent être examinés ensemble. Si on part des positions actuellement prises par la recherche quant au problème du peuplement, et qui sont en faveur d'une datation basse postérieure au début de notre ère (rappel : Janvier 1975 b), il faut admettre, ou que l'histoire d'Iamboulos est imaginaire puisque Diodore vivait au temps de César, ou que son île n'était pas Madagascar (et alors, on n'en aperçoit pas d'autre qui puisse convenir). Mais si on accepte, à quelques rectifications près naturellement, l'essentiel de la description d'Iamboulos comme s'appliquant à Madagascar, alors il faut renverser toutes les conclusions actuelles sur le problème du peuplement, et réadmettre la possibilité d'une première occupation de l'île quelque temps avant le début de notre ère : en somme, le substrat pré-bantou des théories du commencement de ce siècle (notamment Ferrand, 1908), car d'après le texte de Diodore ces premiers occupants seraient sans doute des Noirs d'Azanie, arrivés plus tôt que les Bantous en Afrique orientale (22) et pas entièrement oubliés à Madagascar par leurs frères éthiopiens du pays de départ (23). Je ne pense pas qu'on puisse opposer à cette conception l'origine indonésienne de la langue malgache ; sans prendre l'exemple de la Gaule, géographiquement trop différent (mais où le français est tout de même né de la victoire du latin sur le celte), on peut rappeler que les Ibériques sont arrivés tard dans le Nouveau Monde en venant d'outre-océan, et beaucoup moins nombreux que les autochtones amérindiens ; ce qui n'empêche pas toute l'Amérique dite latine de parler espagnol ici et portugais là.

Quoi qu'il en soit, la relation d'Iamboulos transcrite par Diodore n'a été réutilisée ouvertement par aucun géographe ancien. Si on la tient pour véridique dans le principe, sinon dans les détails, on peut donc dire que, du point de vue de la géographie gréco-romaine, l'île avait été « atteinte », mais n'était pas « connue », suivant la distinction faite plus haut. Paradoxalement, c'est donc pour nous-mêmes que ce récit, par-delà deux millénaires, serait devenu instructif, alors qu'il ne l'avait pas été pour ses contemporains.

(22) Cf. Ottino, p. 18, s'inspirant de Murdock ; contra, Vérin, 1972, p. 42-43, pour qui les grands Noirs du *Périple de la mer Erythrée* (*supra*, n. 17) pourraient parfaitement attester un peuplement bantou précoce de la côte tanzanienne.

(23) Il est toutefois possible que sur ce point Diodore ait été influencé par les conditions religieuses de la colonisation grecque, qui maintenaient des liens entre la métropole et ses fondations.

3) Dans sa *Bibliothèque historique*, Diodore décrit encore d'autres « îles fortunées » (annonce au livre III, détails en V, 41-46), spécialement Hiéra et Panchéa aux noms allégoriques. Il les situe dans un espace maritime trop proche de l'Arabie, de la Gédrosie et de l'Inde pour qu'on y voit autre chose que la mer d'Oman. Il n'est donc pas question ici, et personne à ma connaissance ne s'y est risqué, de chercher l'assimilation à Madagascar de ces îles plus sûrement imaginaires que celle d'Iamboulos ; leur description idyllique paraît transposée en grande partie de ce qu'on croyait savoir en milieu gréco-romain sur l'Arabie « heureuse » (24).

Après Diodore, ni Strabon au début de notre ère, ni Pomponius Mela vers + 40/50, ne signalent d'îles lointaines dans l'Océan Indien, auquel l'un et l'autre donnent déjà ce nom, mais sans l'étendre aussi loin que nous. En fait, ils ne connaissent aucune terre au sud du cap des Aromates (cap Guardafui) et de l'île Dioscoride (Socotra) (25).

Quant à Pline l'Ancien VI, XXXVI, 198-199, il a situé une île Cerné en face du golfe Persique et à l'opposé de l'Ethiopie : *contra sinum Persicum Cerne nominatur insula adversa Aethiopiae*. Comme dans ce passage il cite ses sources, qui datent des IV^e et III^e siècles avant notre ère (la principale étant Ephore, contemporain d'Alexandre), on voit que la « connaissance » de Cerné au temps de Pline n'était pas chose nouvelle. Or, il s'agissait d'une île déjà habitée. Était-ce l'île atteinte, avant le temps de Diodore mais sans doute après celui d'Ephore, par Iamboulos ?

Depuis le XVI^e siècle, maints auteurs – dont Grandidier, p. 1, énumère les principaux, auxquels s'ajoute Berthelot, 1927, p. 289-290 – ont cru reconnaître en cette île Madagascar. Grandidier s'abstenait d'examiner cette interprétation parce que Pline avait avoué ne connaître ni la grandeur de l'île ni sa distance au continent : *insula ... cuius neque magnitudo neque intervallum a continente constat* (26). Deschamps, p. 30-31, l'a imité en refusant de s'arrêter au cas de Cerné comme à celui de Phébol.

Berthelot, cependant, s'appuie sur les deux seules indications que Pline ajoute à la situation de l'île, à savoir qu'elle contient des peuples (au pluriel) uniquement éthiopiens (VI, 198) et que les chaleurs la rendent inaccessible quand on vient de la mer Rouge, autrement dit du nord (VI, 199) (27). On

(24) Diodore l'a tirée de l'*Histoire sacrée* d'Evhémère, auteur du III^e siècle avant notre ère pour qui toutes les légendes avaient un fondement réel, mais qui aurait inventé ces îles (cf. article « Eumeros » dans *P.-W.*, vol. VI.1, spéc. col. 958-961).

(25) Strabon, livres XV (Inde, Perse), XVI (Mésopotamie, Syrie, Arabie), XVII (Égypte, Libye) ; Pomp. Mela, III, 8 (la mer Rouge = mer Erythrée) et 9 (Ethiopie).

(26) Citations d'après le texte de la coll. Loeb, *Pliny*, t. II, Londres, réimpr. 1961.

(27) Chez Pline, *mare Rubrum* désigne tantôt la mer Erythrée, tantôt la mer Rouge au sens moderne, ce qui dans le cas présent ne fait pas de différence.

pense ici à la réputation d'infranchissabilité des latitudes équatoriales chez les Anciens. Cette Cerné serait donc au sud de l'Equateur. Et Berthelot essaie d'améliorer l'explication de Pline en prenant en considération les vents et les courants, défavorables à la belle saison selon lui, et qui ne poussent vers Madagascar que « dans la mauvaise saison, celle des grandes chaleurs, des pluies torrentielles et des ouragans » (p. 290). Les expressions « belle saison » et « mauvaise saison » ne manquent d'ailleurs pas d'ambiguïté, appliquées à un parcours qui affecte les deux hémisphères. Pour Berthelot en tout cas, l'identification de cette Cerné à Madagascar est la seule possible et ne fait aucun doute.

On n'aura garde d'oublier que cet auteur a toujours une vision optimiste des connaissances géographiques des Grecs et des Romains, et que dans son souci de justifier toutes les affirmations de ses sources il lui arrive de forcer la vérité. Dans le cas présent, à son tableau plutôt défavorable des conditions de navigation vers Madagascar, destiné à donner raison à Ephore et Pline, on préférera les démonstrations sereines de Deschamps, p. 14-17, et de Donque. Et quand Berthelot conclut du pluriel *populos* que Cerné « est une grande île », il outrepassé évidemment la lettre de Pline ; *populos* d'ailleurs, dont il fait « plusieurs peuples » (p. 290) parce qu'il pense visiblement aux diverses ethnies de Madagascar, n'a cependant pas à cet égard un sens aussi précis que *nationes* ou *gentes* et pourrait être traduit ici simplement par « populations ».

Ce ne sont toutefois pas là des raisons suffisantes pour condamner l'identification proposée. On pourrait faire à celle-ci une autre objection : celle qui résulte de la situation de l'île *adversa Aethiopiae*, quand on sait que, comme tous ses contemporains, Pline ignore plus de la moitié du continent africain, et qu'il le limite par un littoral joignant directement le sud de la Somalie au sud du Maroc (ou peut-être au Cap Vert, Berthelot, p. 289). De sorte que Madagascar, considérée dans ses coordonnées réelles, n'est plus en face de rien du tout. Mais cette ignorance même des Anciens permet de comprendre pourquoi Pline, dans la suite de VI, 199, passe à la Cerné de Polybe (qui est aussi celle du périple d'Hannon) sans bien saisir que cette île ne peut pas être la même que celle d'Ephore. Berthelot, p. 291, parle d'homonymie : mais dans l'esprit de Pline, soyons certains qu'il n'y avait qu'une seule Cerné, accessible quelque part au sud de l'Afrique, soit par l'est (« depuis la mer Rouge ») mais difficilement, soit par l'ouest comme l'avaient fait Hannon et Polybe.

Evidemment la Cerné de ces deux navigateurs ne peut pas être Madagascar. Mais pour celle que Pline mentionne d'après Ephore, s'il est en définitive impossible d'affirmer à coup sûr son identification à Madagascar, il n'existe aucune raison péremptoire de la rejeter. On ne peut même pas affirmer qu'elle soit distincte de l'île à laquelle Iamboulos n'a pas donné de nom. Il est tentant de penser que c'est la même, surtout si on note que les principaux informateurs respectifs de Diodore et de Pline, à savoir Evhémère et Ephore, sont à peu près contemporains (IVe-IIIe s.). On notera d'autre part que l'identification de la Cerné d'Ephore à Madagascar serait évidemment un argument de poids en faveur de l'hypothèse d'un substrat africain dans le peuplement de l'île.

III - MENOUTHIAS

1/ Complexité du problème.

Postérieurement à Pline, les seules indications de la géographie gréco-romaine dans lesquelles on ait proposé de reconnaître Madagascar concernent une île appelée Ménouthias ou Ménouthésias. Il nous reste trois œuvres qui l'ont mentionnée :

- le *Périple de la mer Erythrée*, anonyme (28) ;
- la *Géographie* de Ptolémée (29) ;
- le *Périple de la mer Extérieure* de Marcien d'Héraclée (30).

Il était aussi question de Ménouthias dans le traité de Marin de Tyr, source principale de Ptolémée, mais cet ouvrage qui date probablement du règne de Trajan est perdu (31).

On pourrait croire que la réunion pour une même île des trois documents qui nous restent autorise l'espoir d'arriver à une certitude. Malheureusement il n'en est rien.

En pratique, on ne peut d'ailleurs interroger utilement que les deux premiers de ces documents. On sait en effet que Marcien d'Héraclée, écrivant sans doute aux alentours de l'an 400 (32), s'est servi principalement de Ptolémée et ne nous apprend rien de plus (Bunbury, chap. 30 ; Berthelot 1927, p. 416 ; Gisinger 1935 ; Polaschek, col. 772-789).

Les deux textes restant à considérer offrent assez de divergences pour qu'il n'ait pas été possible aux chercheurs de s'accorder sur l'identification d'une île qui n'est d'ailleurs peut-être pas la même dans les deux, et à laquelle en tout cas, ils ne donnent pas exactement le même nom, Ptolémée l'appelant Ménouthias et le *Périple* Ménouthésias.

-
- (28) L'attribution à Arrien, contemporain de Ptolémée, que donnait encore Grandidier, p. 2, n'est plus admise (elle est reproduite à tort par Ralaimihoatra, 1965, t. I, Introd., qui suit fidèlement Grandidier sur l'examen des sources antiques). Le consensus actuel attribue le *Périple* à un négociant grec établi en Egypte (à Alexandrie ou Bérénice). Texte : Frisk, 1927, préférable à Müller, 1855, p. 257-305. Traduction et commentaire (en anglais) : Schoff, 1912. Pour la partie Afrique orientale seulement, voir aussi les trad. de Freeman-Grenville, p. 1-2 et Mauny, 1968.
- (29) Texte : Müller, 1883-1901 (avec trad. latine). Trad. anglaise des extraits relatifs à l'Afrique orientale (l. I et l. IV, 7-8) dans Freeman-Grenville, p. 3-4 (sans autres références que la pagination de Müller !). Le titre exact de l'ouvrage de Ptolémée, *Géographikè uphègèsis*, devrait être traduit par « Guide géographique ».
- (30) Texte : Müller, 1855, p. 515-562 (avec trad. latine) ; cf. le livre I consacré à l'Océan oriental, chap. 10-14.
- (31) Datation d'après l'article « Marinos von Tyros » de P.-W., vol. XIV 2, 1930.
- (32) Gisinger, 1935, col. 271-272, situe la vie de Marcien d'Héraclée entre le III^e siècle et le début du Ve sans pouvoir préciser davantage ; Polaschek, col. 772 l. 22, écrit encore « 4^e/5^e s. ».

On jugera de la difficulté d'après le tableau des positions prises par quelques-uns des chercheurs ayant examiné le problème depuis un siècle (33) :

IDENTIFICATIONS PROPOSEES POUR MENOUTHESIAS/MENOUTHIAS

	<i>Pér. de la m. Er.</i>	<i>Ptolémée</i>
GRANDIDIER 1885 (34)	Madagascar	Madagascar
BERTHELOT 1927, p. 394	Pemba	Madagascar
HENNIG 1944 et 1950 (35)	Madagascar	Zanzibar ou Mafia
DESCHAMPS 1960-1972	« plutôt Zanzibar ou Pemba »	« pourrait être Madagascar »
MAUNY 1968 (36)	Pemba ou peut-être Zanzibar	Pemba ou peut-être Zanzibar

On remarque que les positions de Berthelot et Deschamps d'une part (le premier beaucoup plus affirmatif que le second), de Hennig d'autre part, sont diamétralement opposées. Quant à Grandidier, il est parti apparemment du postulat que Ménouthias est la même île dans les deux textes. Ce ne serait pourtant pas la première fois qu'un même nom antique, dans les cas difficiles, correspondrait à plusieurs localisations différentes : les Anciens eux-mêmes en discutaient déjà. Des œuvres touffues comme celles de Strabon et de Pline en offrent maint exemple, et on a vu plus haut le cas de l'île Cerné. Cependant, Vérin, 1972, p. 35 et 39-41, semble avoir adopté le postulat de Grandidier (tout en aboutissant à des conclusions contraires) parce qu'il estime que le *Périples* a servi de source à Ptolémée ; ce point mérite examen.

En fait, les deux textes offrent des différences qui ont été souvent soulignées. Elles affectent l'extrémité sud de la côte d'Afrique orientale telle qu'ils la connaissent. Le *Périples* chap. 18 la place à Rhapta, la côte étant supposée s'infléchir aussitôt après vers la « mer occidentale », tandis que Ptolémée I, 7, situe encore successivement au sud de Rhapta (d'après Marin de Tyr) les caps Rhapton et Prason. En revanche, Ptolémée est moins précis, ou plus exactement

(33) Pour les prises de position antérieures, voir Grandidier, p. 2.

(34) Grandidier a été suivi par Vidal de la Blache (cf. sa grande carte dépliant face p. 470) et la même année avec moins d'assurance par Rainaud, p. 1533 (col. de gauche).

(35) La position de Hennig est faite des conclusions antérieures auxquelles il adhère : sur l'île du *Périples*, Peters et Stechow ; sur celle de Ptolémée, Schlichter et Struck. On retrouve ces références dans Polaschek, col. 811, qui pour sa part croit, comme Peter et Schulz, que c'est la Ménouthias de Ptolémée qui pourrait être Madagascar (id. Deschamps). En 1931 dans son court article « Menuthias » de *P.-W.*, vol. XV.1, col. 968, A. Herrmann estimait impossible l'identification certaine de cette île, tout en rapportant la position de Struck en faveur de Pemba ou Mafia.

(36) Suivi par Vérin, 1972, p. 41.

moins descriptif, que le *Périple* (37). Mais surtout, la localisation de l'île Ménouthias est très différente dans nos deux sources :

a) en latitude, le *Périple*, qui décrit le cabotage est-africain sans jamais revenir en arrière, place Rhapta à deux journées de navigation au-delà de Ménouthias, qui est donc à chercher au nord de Rhapta ; les latitudes de Ptolémée inversent cette situation : Rhapta, 7° Sud ; Ménouthias, 12°30' Sud.

b) en longitude, dans le *Périple* Ménouthias n'est qu'à 300 stades du continent, soit moins de 50 km (on suppose évidemment que l'auteur du *Périple* a utilisé le stade égyptien de 157,50 m) ; Ptolémée situe Ménouthias à 5° à l'Est du cap Prason (lui-même plus oriental que le cap Rhapsion), ce qui à ces latitudes représente une distance dix fois plus grande que celle du *Périple* si on accepte le chiffre de Ptolémée tel quel, ou sept fois plus grande si on le corrige suivant la méthode exposée par Berthelot, 1927, Liv. V. chap. 1.

Le problème peut-il se clarifier si on réussit à déterminer la date des textes et par conséquent l'antériorité de l'un d'eux ? C'est malheureusement encore un point où l'on doit constater la plus grande complexité.

En principe, l'accord se fait facilement sur la datation approximative de la *Géographie* de Ptolémée, composée vers 150 de notre ère. Certains pensent toutefois que le texte qui nous est parvenu serait une réédition des environs de 400, mise à jour en fonction des « connaissances » de l'époque (Freeman-Grenville, p. 3) (38). Ce qui ne laisse pas d'être inquiétant, l'époque en question étant pour la géographie celle d'un déclin effroyable ; j'aurai à y revenir avec davantage de précision plus loin, en ce qui concerne l'Océan Indien. Qui plus est, les manuscrits qui nous restent de l'ouvrage sont encore bien plus tardifs (Polaschek, col. 681 ; Chevallier, p. 35).

Quant au *Périple de la mer Erythrée*, la cohérence chronologique des renseignements qu'il contient fait difficulté. Il en résulte que, mise à part son attribution erronée à Arrien, on le datait naguère de la seconde moitié du premier siècle de notre ère, sans d'ailleurs s'accorder sur une date précise (Schoff, 1912 : + 60 ; Berthelot, 1927 : entre 77 et 89, par comparaison notamment avec les connaissances de Pline, ce qui est peu probant quand on sait que Pline ne cite jamais Strabon ; Hennig, 1944 : vers 89 ; Freeman-Grenville, 1962 : vers 100...). Cette tendance de la recherche contemporaine à rajeunir le *Périple* a été brusquement accentuée par les travaux de Jacqueline Pirenne, 1961 et 1970, remis eux-mêmes en question par G. Mathew, 1966. La première a démontré qu'il

(37) D'après Hennig, 1944, p. 393, Stechow aurait même déclaré que les connaissances du *Périple* vont plus au Sud que celles de Ptolémée, ce que les textes démentent.

(38) De même que la carte dite de Peutinger, quoique reproduisant une *Tabula imperii* du Haut-Empire, porte des retouches évidentes du Bas-Empire. Sur cette carte et sa genèse, excellent résumé récent de Chevallier, p. 23-30.

fallait dater le *Périple* du début du III^e siècle, le second le ramène au début du II^e ; quoi qu'il en soit, une datation du I^{er} siècle ne paraît plus recevable (39).

En tout état de cause, si l'on admet que notre version de Ptolémée ne remonte qu'aux environs de 400, le *Périple* de la mer Erythrée lui resterait donc antérieur et pourrait effectivement en avoir été une des sources. Cela ne rend nullement compte des situations très différentes de Ménouthias chez l'un et l'autre...

2/ Les données et ce qu'on peut en attendre.

Devant la diversité des réponses apportées au problème de Ménouthias, il importe, pour clarifier celui-ci, de classer d'un point de vue méthodologique les données fournies par nos sources et de déterminer le degré de confiance qu'on peut accorder à leurs différentes espèces. J'en distingue trois :

- des coordonnées angulaires ;
- des distances et directions, exprimées du point de vue des navigateurs ;
- des données purement descriptives (paysage naturel de l'île, biogéographie, intérêt économique...).

Les deux premières sortes de données visent à situer Ménouthias, mais seul Ptolémée donne des coordonnées angulaires. Inversement, il n'y a d'éléments descriptifs que dans le *Périple*.

A. – En apparence, les coordonnées angulaires (latitudes et longitudes) sont les indications les plus précises et les plus précieuses. Mais ce qui serait vrai aujourd'hui, où on sait les relever exactement, ne l'est pas pour l'Antiquité. Dans l'exacte proportion de 95 %, les coordonnées de Ptolémée sont des extrapolations, déductions ou corrections qu'il a opérées à partir de ses sources (ou qu'on a opérées longtemps après lui) ; seuls les 5 % restants (400 localisations sur 8 000) correspondent à des observations astronomiques réelles. A partir de celles-ci, peu nombreuses et pas toujours parfaitement exactes, Ptolémée a pu bâtir un réseau de parallèles de base ; pour toutes les localisations intermédiaires, il a converti en degrés des renseignements qui lui étaient parvenus sous forme de distances relatives et de directions. Les distances elles-mêmes, quand il les obtenait exprimées en stades ou en milles romains, résultaient le plus souvent d'une première conversion à partir de journées de marche ou de navigation, fournies en nombres toujours entiers.

On aperçoit ainsi la possibilité d'erreurs multiples à tous les moments du travail : à cause des chiffres de base, imprécis et souvent arrondis ; à cause des

(39) Pirenne, 1970, p. 113, rappelle qu'après avoir proposé la date de 225 elle a été judicieusement corrigée par F. Altheim en 208 ; on notera qu'au XIX^e siècle Letronne et Reinaud étaient déjà partisans de datations aussi basses (Hennig, 1944, p. 389). Les arguments de Jacqueline Pirenne paraissent convaincants, mais je n'ai pas disposé de l'étude de Mathew (signalée par Vérin, 1972, p. 39 et bibliogr.), qui paraît se rencontrer avec les conclusions de Macdowall en faveur de 120-130 d'après des données numismatiques (Pirenne, 1970, p. 113, n. 5).

directions, très imparfaitement notées avec les moyens de l'époque (on savait beaucoup mieux mesurer les angles à la verticale qu'à l'horizontale, tout déplacement faussant en outre ces derniers) ; à cause de l'équivalence métrique appliquée aux journées (et éventuellement aux nuits) de voyage, équivalence fatalement arbitraire puisque variable selon les milieux parcourus, tant sur mer que sur terre ; à cause des corrections opérées « à vue de nez » par Ptolémée – qui ne pouvait pas faire mieux – pour obtenir des distances à vol d'oiseau à partir de trajets sinueux ; bref, à cause d'un processus qui partait de l'incertain pour essayer d'arriver au certain. Il faut y ajouter l'esprit de système des géographes anciens, qui a conduit Ptolémée après d'autres à imaginer parfois des symétries arbitraires pour combler les trous de sa carte ; et plus encore, l'erreur de Poseidonios, qui donnait au degré du grand cercle une longueur de 500 stades attiques au lieu de 600 en réalité, et que Ptolémée a entérinée. De sorte que toutes les longitudes de Ptolémée sont exagérées d'environ 30 % (c'était pire chez Marin) ; quant aux latitudes, les erreurs se situant entre des parallèles de base à peu près correctement placés, elles aboutissent non seulement à des chiffres excessifs mais aussi à des directions faussées par écrasement de la triangulation.

Pour interpréter la *Géographie* de Ptolémée, il est donc nécessaire d'y apporter des corrections systématiques, dont le mécanisme a été laborieusement analysé par Berthelot, 1927, p. 299-314 et 1930, p. 120-145 (plus clair et plus précis) et par bien d'autres (cf. Polaschek et sa bibliographie, spécialement Nos 5 et 6 col. 822 à 825, à laquelle on peut ajouter Gosselin, 1790, p. 115 et suiv.), mais qui restent souvent conjecturales. Enfin, et ce n'est pas le moins grave, on fait confiance par force aux chiffres de Ptolémée, sans savoir si des erreurs de copie ne se sont pas glissées dans les manuscrits ; type d'erreur qui, c'est bien connu, affecte beaucoup plus facilement les chiffres que le texte, et se décele moins aisément.

Plus précisément à propos de Ménouthias, quelques remarques sont nécessaires :

a) la latitude ($12^{\circ}30'$) semble en avoir été calculée par Ptolémée d'après la distance au cap des Aromates (Guardafui) qu'il a placé à quelque 6 degrés trop au Sud (comme Grandidier, p. 7, l'avait déjà noté sans d'ailleurs en tirer la conséquence nécessaire) ; à la correction brute de ces six degrés il faudrait même ajouter celle qui résulte de la mauvaise équivalence degré-stades ;

b) d'une façon plus générale, toutes les latitudes australes de Ptolémée paraissent fortement exagérées. C'est ainsi qu'il donne la même latitude à Ménouthias et aux monts de la Lune, lesquels à n'en pas douter sont le massif kenyan (Kilimandjaro, Kenya, Elgon) malgré une erreur sur l'orientation de l'alignement des sommets ; or ce massif est situé sous l'Equateur en réalité. L'exemple du « pays d'Agisymba » en Afrique centrale est encore plus flagrant, puisque Ptolémée l'imagine entre 6°S et 16°S tandis que Berthelot, 1927, p. 407-410, pourtant si favorable à Ptolémée en général, l'identifie à

l'Adamaoua au nord du Cameroun. Il y a donc toutes chances pour que, chez Ptolémée, l'île de Ménouthias soit aussi bien trop méridionale ;

c) pour celle-ci. Ptolémée ne donne qu'une seule paire de coordonnées, ce qui convient beaucoup mieux à une petite île qu'à un sous-continent comme Madagascar. Malgré ce que voulait lui faire dire Grandidier p. 7, Ptolémée a seulement parlé d'une île, non d'un port de l'île ;

d) même si on acceptait sans aucune correction les chiffres bruts de Ptolémée, comme l'a fait à tort Deschamps, p. 32, on tomberait à peu près sur Mayotte, la plus orientale des Comores, et non pas sur un point de la côte malgache (40).

B. -- On peut donc se demander, tout au moins dans le cas présent, si les efforts des chercheurs face aux coordonnées de Ptolémée ne sont pas vains, et s'il ne vaut pas mieux utiliser directement les bases de calcul du géographe alexandrin plutôt que de se fier à ses résultats. Que peuvent nous apprendre les durées de voyage et les directions qu'on trouve indiquées chez lui et dans le *Périple* ?

Ici encore il faut déchanter. On peut vouloir se fier aux nombres de journées de navigation d'une escale à l'autre (avec ou sans parcours de nuit), en considérant comme les Anciens que ce type d'unité de distance, sur un trajet régulièrement fréquenté comme le cabotage d'Afrique orientale, avait fini par représenter une distance moyenne à peu près assurée. Il faut bien entendu admettre que cette distance était comptée dans chaque sens pour la saison rendue favorable par le renversement des vents. Mais les Modernes ont encore quelque difficulté à apprécier une équivalence qui, dans l'Antiquité même, ne pouvait pas être certaine comme bien l'on pense : on reste ici dans l'approximatif. On a eu trop volontiers tendance à prendre pour base un passage fameux d'Hérodote (IV, 86) qui fait parcourir à un vaisseau 700 stades le jour et 600 la nuit (ce qui, avec le stade deiphique de 600 pieds ou 177,40 m utilisé par Hérodote, ferait environ 230 km en 24 heures de navigation ininterrompue). Mais ce sont là, Hérodote le dit lui-même, des maxima correspondant aux meilleures conditions sur des trajets bien connus. D'autres auteurs anciens ont fourni des chiffres plus raisonnables pour une moyenne ; Mauny, 1970, p. 89, donne une bonne vue d'ensemble de la question.

Dans le cas présent, la meilleure preuve que l'utilisation imprudente de journées de navigation trop généreusement interprétées peut entraîner des conclusions d'un optimisme absurde a été fournie par Grandidier, p. 6 : en

(40) Ce même respect aveugle des chiffres de Ptolémée a conduit Deschamps, après Berthelot de qui on s'en étonne, à placer à Mozambique le cap Prason (qu'on identifie beaucoup plus souvent au cap Delgado, Mauny, 1970, p. 108), peut-être parce que les parages de Mozambique sont le lieu où la distance du continent à Madagascar est la plus faible (400 km). Mais c'est vouloir faire cadrer l'interprétation de la source avec une idée préconçue. Ptolémée donne d'ailleurs pour le cap Prason tour à tour les latitudes de $16^{\circ}25'$ (I. I) et 15° (I. IV, ch. 8) (Berthelot, 1927, p. 393-394).

plaçant par cette méthode Rhapta à la latitude de Mozambique (15°S) et le cap Prason à peu près à celle de Beira (vers 19° ou 20°S, à l'extrême limite des vents favorables, nous dit-il), *il en arrive à majorer les latitudes de Ptolémée*, dont nous venons de voir qu'il faut souvent les réduire et en aucun cas les augmenter ; et il place un cap, Prason, là où la carte montre le plus accentué des golfes d'Afrique orientale !

Les données chiffrées ne doivent donc être ici utilisées que conjointement avec les indications de nos sources sur la forme et la direction des rivages, dont elles peuvent tout au plus corroborer l'identification. Effectivement, depuis le cap Guardafui, on peut suivre dans le *Périple* et dans Ptolémée la succession des caps, des baies, des îles littorales. Il est alors difficile de placer Rhapta et le cap Rhapton ailleurs que dans la région de Dar-es-Salam qui rencontre aujourd'hui l'adhésion de la plupart des chercheurs (41). C'est bien, comme le dit Ptolémée, I, 17, l'endroit où le littoral est-africain change de cap, passant de la direction sud-ouest à la direction sud-sud-est quand on vient du nord. Par voie de conséquence, il est raisonnable d'identifier le cap Prason au cap Delgado, toujours selon l'opinion actuellement dominante (cf. supra n. 40).

Que devient alors l'île Ménouthias ? Le *Périple*, chap. 15-16, la place incontestablement à deux jours de navigation *avant* d'arriver à Rhapta. Cette antériorité, dont Grandidier n'a tenu aucun compte, justifie pourtant — toute question de description mise à part pour le moment — qu'on accepte l'identification de Ménouthésias avec Pemba ou Zanzibar, ou une confusion des deux suivant l'intéressante suggestion de Thomson, 1948, p. 274. Pour l'une ou l'autre on peut en effet admettre parfaitement la donnée complémentaire du *Périple* qui situe l'île à 300 stades du continent, donnée que Grandidier, p. 9, n. 2, s'obstinant dans l'identification a priori de Ménouthias à Madagascar, trouvait évidemment incompréhensible, et dont il se débarrassait un peu légèrement en supposant une erreur de copie.

Quant à la Ménouthias de Ptolémée, par comparaison, sa localisation demeure aberrante avec les chiffres qu'il nous donne : c'est peut-être ici qu'on aurait davantage raison de supposer une erreur : on imagine aisément quel travail fastidieux et plein de risques pouvait être le recopiage et la relecture des listes de coordonnées qui constituent le gros de la *Géographie* de Ptolémée, comme il le serait encore aujourd'hui en typographie. Ou bien encore, Ptolémée a peut-être appelé Ménouthias une île figurant dans ses sources et autre que celle du *Périple*, mais qui de toute façon, après correction de ses coordonnées et en fonction de l'identification cap Prason = cap Delgado, ne pourrait pas être Madagascar, mais tout au plus Aldabra au nord des Comores, ou la Grande Comore elle-même.

(41) Sur la localisation exacte de la ville de Rhapta, résumé de l'état de la question dans Vérin, 1972, p. 42.

C. — Restent les données descriptives du *Périple*, chap. 15 : une île basse et boisée, avec des rivières, une faune particulière (des crocodiles inoffensifs et plusieurs espèces d'oiseaux), et sa seule activité économique, la capture de tortues terrestres et marines, qui justifie la présence de bateaux cousus et de pirogues monoxyles (on peut en inférer la fréquentation de l'île par deux peuples différents ; le texte ne précise pas s'il y a une population à demeure).

Grandidier, p. 9-10, affirmait et démontrait que ces détails ne pouvaient s'appliquer qu'à Madagascar et non aux îles du littoral tanzanien. Sa conviction a pourtant été démentie : Deschamps, p. 31, n. 1, a contesté l'argument des crocodiles, et montré (p. 32) que les bateaux mentionnés pouvaient alors se rencontrer sur bien d'autres bords de l'Océan Indien, en Arabie du Sud notamment. De fait, une description de paysage antique ne doit jamais être rapportée aux seuls aspects actuels ; on connaît sur toute la Terre d'innombrables cas de modifications biogéographiques et hydrologiques au cours des âges historiques (à titre d'exemple, pour l'Afrique du Nord-Ouest, cf. Mauny, 1956 ; pour l'Afrique du Nord, Tissot, 1884-1888 ; l'aire de diffusion de certaines espèces, dont justement les crocodiles, était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui). Mais qui plus est, pour Vérin, 1972, p. 41, partisan d'identifier Ménouthias à Pemba ou Zanzibar, « la description (du *Périple*) bien que très courte correspond parfaitement à la réalité ».

D. — En désespoir de cause, on peut encore essayer de raisonner sur les moyens d'information possibles de Ptolémée et de l'auteur du *Périple* : comment auraient-ils pu apprendre quelque chose sur une île qui serait Madagascar ? Ce ne pouvait être que par deux sortes d'informateurs :

a) soit les navigateurs grecs du début de notre ère : Diogène, Théophile, Dioscore (Cary et Warmington, p. 117 ; Beaujeu, p. 232-233, qui confond d'ailleurs les problèmes de Rhapta et de Ménouthias ; Mauny, 1970, p. 108). Mais ils n'ont rien raconté qui ait jamais fait supposer qu'ils fussent allés jusqu'à la grande île, Dioscore en outre étant le seul à avoir atteint le cap Prason ;

b) soit les négociants arabes qui dominaient alors toute la côte de « Barbarie » (ensemble de la côte des Aromates, de l'Azanie et du secteur de Rhapta ; aujourd'hui Somalie, Kenya et Tanzanie) et qui auraient pu renseigner, ou bien les navigateurs grecs précités, ou bien tous autres enquêteurs en relations directes ou non avec le Musée d'Alexandrie. Mais quand on nous dit qu'à l'instar des Carthaginois les Arabes gardaient le secret sur les contrées extrêmes atteintes par leurs navires (par exemple Auber, p. 154), cela ne fait que renforcer la probabilité d'une ignorance de Madagascar par les géographes de l'empire romain. De toute façon, on ne possède pour le moment nulle preuve que les Arabes aient atteint Madagascar avant l'expansion musulmane (42) ; ce qui, bien sûr, n'est pas suffisant pour en nier la possibilité.

(42) Aucune trace archéologique ; et selon Poirier les premiers éléments de culture arabe dans l'île, quoique de caractère préislamique, révèlent la connaissance de Mahomet.

3/ Après Ptolémée et le *Périple*.

A partir du III^e siècle, la géographie gréco-romaine décline rapidement. Dans ce déclin même, les ouvrages publiés sont simultanément de valeur très inégale. C'est ainsi qu'autour de 400 la *Géographie* de Ptolémée, qui représentait un sommet malgré ses défauts, connaît une nouvelle diffusion, tant par sa réédition que par l'usage vulgarisateur qu'en fait Marcien d'Héraclée (cf. supra, III, 1 et notes 30 et 32). C'est peut-être à cette époque seulement qu'on introduit chez Ptolémée la conception d'un Océan Indien fermé au sud par la jonction de l'Afrique et de la Chine. On ne saurait en effet se fier aux cartes de son ouvrage (qui ont été reconstituées sur le texte longtemps après la disparition des premières, Chevallier, p. 35) pour affirmer que cette erreur monumentale, qui nous surprend de sa part, était bien de son fait. Je n'ai pu disposer de tout le texte de Ptolémée ; les extraits donnés par Freeman-Grenville (spécialement le dernier) donnent plutôt l'impression de la conception d'un littoral africain tournant au-delà du cap Prason vers l'Océan Occidental et les Ethiopiens de l'Ouest ; Polaschek, col. 811 l. 26-32, incline aussi à croire que la conjecture d'une terre australe inconnue refermant l'Océan Indien n'était pas dans la première édition de Ptolémée. Ce point mériterait d'être revu de très près, car il est extrêmement important pour l'appréciation exacte des connaissances de Ptolémée.

Marcien d'Héraclée en tout cas, dans son *Périple de la mer Extérieure*, I, 10 et suiv., reproduit cette hypothèse de terre australe, et comme Ptolémée il fait de Ménouthias et du cap Prason les points extrêmes connus au sud de l'Océan Indien. Berthelot, 1927, p. 416, y voit une confirmation de l'interprétation Ménouthias = Madagascar ; ce qui s'appelle simplement tourner en rond, puisque dans le cas présent Marcien s'est principalement servi de Ptolémée (Polaschek, col. 772-789, spéc. 774 l. 63 à 775 l. 15).

C'est cette même époque du Bas-Empire qui voit proliférer d'autre part des opuscules à prétentions géographiques tous plus navrants les uns que les autres (par ex. les poèmes d'Aviénus, complètement anachroniques, ou les livrets du recueil de Riese, 1878, parmi lesquels l'*Expositio totius mundi* déjà citée, n. 19). On y cherche en vain la moindre donnée au sud de l'Ethiopie, et à plus forte raison le nom de Ménouthias. C'est en effet le moment où, en liaison avec des circonstances politiques et économiques défavorables, la connaissance des océans extérieurs par les Gréco-Romains régresse catastrophiquement, en attendant d'en arriver à Cosmas Indicopleustès, dont la *Topographie chrétienne*, dernier ouvrage géographique notoire du monde classique (+ 547), au titre fâcheusement antiscientifique, révèle que désormais les océans font peur aux Grecs, qui ne croient plus possible d'y naviguer (extrait dans Freeman-Grenville, p. 5-7). Et pourtant, Cosmas qui a voyagé par mer entre l'Egypte, Axoum et Ceylan, sait encore qu'il existe des pays où les saisons sont inversées par rapport à celles de son monde (ce qui ne l'empêche pas de s'appuyer aveuglément sur la Bible pour démontrer que la Terre est plate) ; et il connaît encore en « Barbarie » le pays de Zingion, nom qu'il faut évidemment rappor-

cher de celui des Zendj, ces esclaves noirs que les pays du nord de l'Océan Indien venaient se procurer en Afrique orientale au Moyen Age. Mais il ne faut pas lui demander la moindre allusion à la grande île du Sud...

*

* *

Au terme de cette étude, il m'apparaît qu'on doit définitivement récuser les conclusions de Grandidier ; mais partiellement aussi celles de Deschamps qui est le dernier en date à avoir fait un exposé spécial de la question.

En reprenant la distinction introduite dans mes « Préalables », je crois pouvoir dire, et que l'île de Madagascar avait sans doute été « atteinte » par l'Antiquité classique dès la période hellénistique, ne serait-ce qu'une fois, et qu'elle lui est restée « inconnue », propositions qui ne sont pas aussi inconciliables qu'il y paraît.

Répugnant en effet à suivre, en matière de géographie antique, la tendance de nombreux commentateurs littéraires pour qui tout récit tant soit peu invraisemblable est purement poétique ou légendaire (43), je me refuse à affirmer que l'histoire d'Iamboulos soit totalement infondée. En dépit d'exagérations ou d'incompréhensions évidentes dans son récit, il n'est pas impossible que l'exploit individuel consistant à atteindre Madagascar depuis les rivages éthiopiens ait été réussi par un homme de la Méditerranée orientale quelque temps avant le début de notre ère ; la Cerné d'Ephore, qui apparaît dans le texte de Pline *débarassée de tout détail fabuleux*, pourrait conduire à faire remonter cet exploit au IV^e siècle pré-chrétien.

Naturellement, comme on l'a vu plus haut, accepter cette hypothèse entraînerait d'importantes conséquences sur l'histoire du peuplement de l'île, où il faudrait réadmettre un stade primitif d'origine africaine. Ce serait d'ailleurs une suite logique des tendances les plus récentes de la recherche, qui réhabilitent la part de l'Afrique dans les origines malgaches (Vérin, 1972 et 1974, Ottino). J'espère au moins avoir montré que ces deux aspects de la question : connaissance de l'île par les « Anciens » d'une part, son peuplement d'autre part, doivent être envisagés ensemble. Quant à l'absence de confirmations archéologiques, on ne saurait en aucune façon la tenir pour une preuve négative.

Il est possible que la première Cerné de Pline soit l'ultime trace littéraire du souvenir d'une île atteinte par hasard par un Grec ou Gréco-Syrien. Après, c'est l'oubli : un oubli dont la géographie antique n'est pas sans exemples. La navigation de Iamboulos n'ayant pas été renouvelée, et les négociants arabes

(43) Exemples : positions prises par Beaujeu, 1964, par le traducteur et annotateur d'Hérodote dans la coll. Budé, par Gabriel Germain à propos de l'Odyssée (*Genèse de l'Odyssée*, Paris, 1954) ; cf. aussi les vicissitudes de la « légende » des origines de Rome, qui ne paraît plus du tout aussi légendaire qu'au début de ce siècle.

et indiens d'une part, l'éloignement d'autre part, empêchant l'extension des connaissances au sud de la « mer Erythrée », des œuvres précises comme le *Périple de la mer Erythrée* ou la *Géographie* de Ptolémée ignorent Madagascar, pour ne plus connaître comme îles les plus lointaines dans cette direction que le groupe de Pemba - Zanzibar - Mafia, ou tout au plus peut-être dans le cas de Ptolémée la Grande Comore ou Aldabra.

Au reste, quand bien même Ménouthias serait Madagascar — ce que je ne peux plus croire —, il faudrait bien constater que la connaissance de son existence n'aurait eu aucune incidence pratique sur l'histoire de l'Antiquité classique, et réciproquement. Il est seulement possible qu'une partie de l'écaille de tortue, si souvent mentionnée dans le *Périple*, denrée qui était commercialisée autour de l'Océan Indien et jusqu'en Chine (44) et qui transitait ainsi dans les circuits commerciaux de l'empire romain, provint d'animaux capturés à Madagascar ou dans ses eaux, sans que ses transporteurs romains en connussent l'origine exacte.

Je ne peux pas être davantage affirmatif. Toute prise de position plus catégorique serait, dans l'état actuel de la documentation, entachée de subjectivité. Dans la présente question, l'incertitude des textes demeure un handicap primordial ; il est honnête de se dire qu'il ne pourra être surmonté qu'avec l'aide de nouvelles sources, qui restent à découvrir.

(44) En particulier, les soi-disant ambassadeurs de Marc-Aurèle en avaient dans leur cargaison et en offrirent au gouverneur de la province chinoise où ils avaient abordé en 166 (épisode rappelé par d'innombrables manuels).

FAMINTINANA

JANVIER (Y.) -- Moa nahalala an'i Madagasikara ve ny jeografian'ny Grika sy ny Romana ? Izay fantatra ny amin'izany amin'izao fotoana izao.

Sady mikasika ny mpanao tantara momba an'i Madagasikara izany no mikasika koa ny momba ny Grika sy ny Romana fahagola. Tsy maintsy dinihina indray ny filazan'izy ireo ny momba izany satria samy hafa loatra ny valinteniny.

I – Alohany anefa tsy maintsy marihina tsara ny momba ny jeografia fahagola sy ny mbola tsy fahombiazany, ny fanazavana mety ho azo avy amin'ny fampitahana ity resaka ity sy ny niandohan'ny mponina teto Madagasikara ; ny loharano nanovozantsika ny Tantara.

II – Nanomboka tamin'ny taon-jato faha-IV talohan'i Kristy dia misy filazana an-tsoratra nataon'ny Grika miresaka ireo nosy any lavitra any amin'ny Ranomasina Indiana. Ny « Phebol » izay lazaina fa nataon'i Pseudo-Aristote dia tsy isalasalana fa ara-keviny fotsiny no ilazany ny fisian'ireo. Tsy maintsy fakafakaina kokoa anefa ny fitantarana nataon'i Diodore de Sicile momba ilay Nosy misy mponina izay notsidihin'izany Lamboulos izany, izay toy ny paradisa an-tany hono. Ao ny angano sy ny filazana marina, kanefa raha voamarina tsara ilay vorona goavana (aepyornis) tantarainy ao dia mety ho azo lazaina fa i Madagasikara tokoa io nosy io, ary raha izany dia toa azo arahina indray ilay filazana fa nisy mponina teto talohan'ny Bantou, taon-jato maro talohan'i Kristy – Ilay « Cerné » izay resahin'i Pline l'Ancien araka ny filazan'i Ephore dia mety ho fahatsiarovana ilay nosin'i Lamboulos.

III – Taorian'izany, ny hany filazana izay azo heverina fa miresaka an'i Madagasikara dia ny momba ilay nosy « Ménouthias » voalaza ao amin'ny « Périphe de la mer Erythrée » sy lazain'i Ptolémée – Tsy fantatra marina ny fotoana nivoahan'ireo loharanon-tantara roa ireo ka manahirana ny fandinihana azy, ary manjary mifandaka be ihany ny vokatry azon'ny mpanao tantara sasany ; toa an'i Grandidier dia mihevitra fa i Madagasikara no voatondro amin'izy ireo ihany, ary ny hafa-kosa indray milaza fa tsy Madagasikara mihitsy akory no voaresaka ao. Mitsikera izany rehetra izany indray ny mpanoratra eto (fandinihana ny fototry ny saritany fahizay, ny fotoana sy ny lalana nombana, filazana mikasika ilay nosy), ka ny hevitra notsongaina tamin'izany dia ny hoe : tsy mety ho Madagasikara mihitsy akory ity Ménouthias voalaza ity. Nony taty aoriana (teo amin'ny taona 400 teo ho eo) raha miresaka indray an'i Ménouthias i Marcien d'Héraclée, dia avy amin'izay voalazan'i Ptolémée izany – Nanomboka tamin'izay fotoana izay koa dia nitotongana ny jeografia fahagola koa saika tsy hita ao intsony ny ranomasina Indiana.

Koa mitsimbadika tanteraka mihitsy raha izany ny hevitr'i Grandidier. Angamba nety ho tazana tao ihany ny nosy Madagasikara tamin'ny fiandohan'

ny vanim-potoana hellénistique, kanefa hadinon'ny Romana izy tato aoriana, na dia mety ho avy teto amin-tsika aza ireo kiran-tsokatra nentin'ny Sambo « romana ».

Boky 70 no nampiasaina.

*
* * *

OUTLINE.

— *Did Graeco-Roman geography know Madagascar ? That question concerns at the same time the historians of Madagascar and those of classical Antiquity ; the extreme diversity of their answers compels to look again into them.*

I — *Some preliminaries are absolutely essential such as antique geography and its limits, mutual lighting on the present question and peopling of Madagascar, finally as our sources.*

II — *From the IVth century B.C., some Greek writings placed distant islands in the Indian Ocean. The « Phebol » of Pseudo-Aristotle might be not a true answer but rather a preconceived idea. We must longer stay at the description given by Diodorus of Sicily of an inhabited paradisiac island where one Iamboulos would have lived. In this mixing of fabulous elements and positive details, the identification of the big birds of the text to the aepyornis would be determinant to justify recognizing Madagascar as that island, which would rehabilitate the idea of a prebantu peopling several centuries ago before the Christian era. The « Cerne » Pliny the Elder mentioned from Ephoros would be a remembrance of the island of Iamboulos.*

III — *Later on the only indications where one believed to recognize Madagascar concern an island named « Menuthias » quoted in the Periplus of the Erythraean Sea and by Ptolemy. These two sources whose unsettled dates do not help to analysis were so much different that one noticed Madagascar sometimes in both of them (Grandidier), sometimes in the one or the other and sometimes in none. The author debated again over their respective arguments such as angular co-ordinates, time and direction of trip, description of the island and over their means of information. He concluded that Menuthias was not in any way Madagascar. Later on (about in 400) Marcian of Heracleia told of Menuthias, it was drawn from Ptolemy ; from that time, decline of antique geography threw back into darkness almost the entire Indian Ocean.*

Grandidier's conclusions are henceforth completely inverted. The island of Madagascar might have been put in an appearance in the beginning of the hellenistic age, but the Roman world did forget it afterwards even if a part of tortoise-shells carried by the « Roman » ships were perhaps coming from.

Bibliography including 70 titles.

BIBLIOGRAPHIE

(ne contenant que les travaux et recueils cités dans l'article et ses notes)

- AUBER Jacques (1955). — *Histoire de l'Océan Indien*. Tananarive.
- BATTISTINI René (1971). — « Conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles, et causes de la disparition de la faune des grands animaux dans le sud-ouest et l'extrême-sud de Madagascar », *Taloha 4* (Revue du Musée d'art et d'archéologie, Tananarive), p. 7-18.
- BEAUJEU Jean : voir PARIAS.
- BERTHELOT André (1927). — *L'Afrique saharienne et soudanaise — Ce qu'en ont connu les Anciens*. Paris (sans index).
- (1930). — *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*. Paris.
- BUNBURY Edward H. (1883). — *A history of ancient geography among the Greeks and Romans from the earliest ages till the fall of the Empire*, 2e éd. Londres — Réimpr. New-York, 1959.
- CARY M. et WARMINGTON E. (1932). — *Les explorateurs de l'Antiquité*. Paris (trad. de *The ancient explorers*, Londres, 1929).
- CHEVALLIER Raymond (1972). — *Les voies romaines* (collection U). Paris.
- COEDES Georges (1910). — *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IVe siècle av. J.-C. jusqu'au XIVe siècle*. Paris.
- DESANGES J. et LANCEL S. (Annuel depuis 1961-1962). — *Bibliographie analytique de l'Afrique antique*. Paris.
- DESCHAMPS Hubert (1972). — *Histoire de Madagascar*, 4e éd. revue et compl., Paris (1e éd. : 1960 — Les paginations indiquées dans l'article sont celles de la 4e éd.).
- DION Roger (1962 à 1966). — Résumé de ses cours au Collège de France dans *Annuaire du Collège de France*. Paris.
- (1965). — « La renommée de Pythéas dans l'Antiquité », *Revue des Etudes Latines*, p. 443-466.
- (1966). — « Pythéas explorateur », *Revue de Philologie*, p. 191-216.
- (1966). — « Où Pythéas voulait-il aller ? », *Mélanges Piganiol*, t. III, p. 1315-1336.
- DONQUE Gérald (1965). — « Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien », *Taloha 1* (numéro spécial des Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences humaines), p. 43-58.
- FERRAND Gabriel (1908). — « L'origine africaine des Malgaches », *Journal Asiatique*, vol. 10, N° XI, p. 353-500. (Analysé par Vérin, 1972, p. 46).
- FLACOURT (Le Sieur de...) (1661). — *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, nouvelle éd. (augmentée d'une *Relation de ce qui s'est passé en l'Isle Madagascar depuis l'année 1642 jusques en 1660*). Cette édition est amputée, par une inadvertance de l'éditeur, des chap. XL et XLI. C'est au chap. XL que Flacourt parlait de l'oiseau « Vorompatra »).
- FORBIGER Albert (1842-1877). — *Handbuch der alten Geographie*, 3 vol., Hambourg. Réimpr. 1966.

- FREEMAN-GRENVILLE G.S.P. (1962). — *The East African Coast. Select documents from the first to the earlier nineteenth century*. Oxford. Réimpr. 1966.
- FRISK Hjalmar (1927). — *Le Périphe de la mer Erythrée, suivi d'une étude sur la tradition et la langue*. Göteborg.
- GISINGER F. (1924). — « Géographie » dans la *Realencyclopädie* dite PAULY-WISSOWA (cf. infra), en abr. *P.-W.*, suppl. IV, col. 521-685.
(1935). — « Marcianus von Herakleia », *P.-W.*, suppl. VI, col. 271-281.
- GOSSELLIN P.F.J. (1790). — *Géographie des Grecs analysée, ou les systèmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée comparés entre eux et avec nos connaissances modernes*. Paris.
(1798-1813). — *Recherches sur la géographie systématique et positive des Anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne*, 4 vol., Paris.
- GRANDIDIER Alfred (1885). — *Histoire de la géographie de Madagascar*, 1 vol. + Atlas. Paris.
- GRASSE Pierre-P. (sous la dir. de...) (1950). — *Traité de Zoologie*, tome XV : *Oiseaux*. Paris.
- HENNIG Richard (1944). — *Terrae incognitae, I : Aeltertum bis Ptolemäus*, 2e éd. Leiden.
(1950). — *Terrae incognitae, II : 200-1200 n. Chr.*, 2e éd. Leiden.
- HERRMANN Paul (1957). — *L'homme à la découverte du monde*. Paris. (Trad. de *Sieben vorbei und acht verweht*, 1952).
- JANVIER Yves (1975 a). — « Antiquité classique et civilisations d'Asie », *L'Information historique*.
(1975 b). — « Histoire ancienne et Océan Indien dans les perspectives malgaches », dans le présent numéro de *Omalysy Anio (Hier et Aujourd'hui)*, revue publiée par le Département d'Histoire de l'E.E.S.L., Tananarive.
- KIEPERT Heinrich (1878). — *Lehrbuch der alten Geographie*. Berlin.
- KOBISHCHANOW Y.M. (1965). — « On the problem of sea voyages of ancient Africans in the Indian Ocean », *Journal of African History*, VI, p. 137-141.
- KOECHLIN Bernard (1971). — « Vuru-Bè, un conte malgache en langue sakalava-vezo », *L'Homme, revue française d'Anthropologie*, cah. 4, p. 31-60.
- KROLL (1914). — « Iambulos » dans *P.-W.*, Band IX.1, col. 681-683.
- MAHE Joël et SOURDAT Michel (1972). — « Sur l'extinction des vertébrés subfossiles et l'aridification du climat dans le Sud-Ouest de Madagascar », *B.S.G.F.* (7), XIV, p. 295-309.
- MATHEW Gervase (1966). — « The dating and the significance of the Periplus of the Erythraean sea », *Conference East Africa and the Orient*. Nairobi. (Signalé par Vérin, 1972).

- MAUNY Raymond (1956). — « Préhistoire et zoologie : la grande « faune éthiopienne », du Nord-Ouest africain du paléolithique à nos jours », *Bulletin de l'I.F.A.N.*, série A, p. 246-279.
- (1968). — « Le Périples de la mer Erythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du limes », *Journal de la Société des Africanistes*, p. 19-34.
- (1970). — *Les siècles obscurs de l'Afrique Noire*. Paris.
- (1972). — « Du Périples de la mer Erythrée aux Wakwak », *Bulletin de l'Académie malgache*, LI, p. 29-31.
- MÜLLER Charles (1855). — *Geographi graeci minores*, t. I + Atlas. Paris.
- (1883-1901). — *Cl. Ptolemaei Geographia*, 2 vol. Paris.
- OTTINO Pau' (1974). — *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien. Projet d'enseignement et de recherches*. Tananarive.
- PARÍAS L.-H. (sous la dir. de...) (1964). — *Histoire universelle des Explorations*, t. I : *De la préhistoire à la fin du Moyen-Age*. Paris.
- (La 2ème partie : L'Antiquité, est de Jean Beaujeu).
- PAULY-WISSOWA (en abr. P.-W.) (1893). — ... *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa...* Stuttgart. (Nombreux articles, dont ci-mentionnés Gisinger, Kroll, Polaschek).
- PETERS Carl (1902). — *Im Goldland des Altertums*. München. (Signalé par Hennig et Polaschek).
- PIRENNE Jacqueline (1961 a). — « Un problème clef pour la chronologie de l'Orient : la date du Périples de la mer Erythrée », *Journal Asiatique*, p. 441-459.
- (1961 b). — *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation (...)*. Louvain.
- (1970). — « Le développement de la navigation Egypte-Inde dans l'Antiquité », *Actes du VIIIe Colloque international d'Histoire maritime*, Paris (S.E.V.P.E.N.), p. 101-119. (Le Colloque s'est tenu à Beyrouth en 1966).
- PIVETEAU Jean (sous la dir. de...) (1955). — *Traité de paléontologie*, tome V : *Amphibiens, Reptiles, Oiseaux*. Paris.
- POIRIER Jean (1965). — « Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches », *Taloha I* (cf. supra Donque), p. 61-82.
- POLASCHEK Erich (1965). — « Klaudios Ptolemaios : Das geographische Werk » dans P.-W., suppl. X, col. 680-833.
- RAINAUD A. (1896). — « Geographia » dans *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* sous la dir. de Daremberg, Saglio et Pottier, t. II.2, p. 1520-1542.
- RALAIMIHOATRA Edouard (1965). — *Histoire de Madagascar*, 2 vol. Tananarive.
- RIESE Alexander (1878). — *Geographi latini minores*. Heilbronn. Réimpr. Hildesheim, 1964.
- ROUGE Jean (1966). — *Expositio totius mundi et gentium*. Paris.
- SCHLICHTER Henry (1891). — « Ptolemy's topography of Eastern Equatorial Africa », *Proc. of the R. Geographical Society*, XIII, p. 517. (Signalé par Hennig, 1950).

- SCHOFF Wilfred H. (1912). — *The Periplus of the Erythraean sea. Travel and Trade in the Indian Ocean by a merchant of the first century.* New-York.
- SCHULZ Otto (1951). — « Ptolemaeus und der indische Ozean », *La Nouvelle Clio*, III, p. 307-334. (Signalé par Polaschek).
- SOURDAT : voir MAHE.
- STECHOW Eberhard (1944). — « Kannte das Altertum die Insel Madagaskar ? », *Petermanns geographische Mitteilungen*, Leipzig, p. 84 et suiv. (signalé par Hennig, Kobischchanow et Polaschek).
- STRUCK Bernard (1921). — « Rhapta, Prasum, Menuthias. Ein Beitrag zur Ptolemäus-Forschung und zur Kulturgeographie Ostafrikas, *Zeitschrift der Berliner Gesellschaft für Erdkunde*, p. 188 et suiv. (Signalé par Hennig et Polaschek).
- THOMSON J. Oliver (1948). — *History of ancient geography.* Cambridge.
- TISSOT Charles (1884-1888). — *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 2 vol. + Atlas. Paris.
- TOUSSAINT Auguste (1961). — *Histoire de l'Océan Indien* (coll. Pays d'Outre-Mer). Paris.
- VERIN Pierre (1972). — *Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar. Taloha 5*, numéro spécial de la Revue du Musée d'art et d'archéologie, Tananarive (sera continué).
- (1974). — « Cultural influences and the contribution of Africa to the peopling of Madagascar », document de travail élaboré à la demande de l'U.N.E.S.C.O. en vue de la réunion d'experts sur « Les contacts historiques entre l'Afrique et Madagascar d'une part, et l'Asie du Sud-Est d'autre part, par les voies de l'Océan Indien » (île Maurice, juillet 1974).
- VIDAL DE LA BLACHE Paul (1896). — « Les voies de commerce dans la *Géographie* de Ptolémée », *C.R.A.I.*, p. 456-483.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN M. (1873). — *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* Paris.
- WOLSKA W. (1962). — *La Topographie Chrétienne de Cosmas Indicopleustès. Théologie et science au VI^e siècle.* Paris.